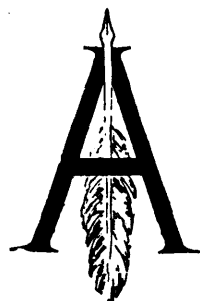


## SALLABERRY DE VALLEYFIELD

## II



VEC la fin du précédent article nous en étions arrivés de l'histoire de notre petite ville au moment où, après son incorporation en cité, commence ce que nous sommes convenus d'appeler la quatrième phase de son existence.

Cette période, qui devait se révéler comme un second ralentissement relatif dans la marche en avant où était entré

Salaberry dès le début, peut être incluse entre les années 1875 et 1880.

L'espace de ces cinq années, en effet, les progrès matériels de Salaberry furent peu remarquables. L'industrie, tout particulièrement, qui apparaissait, dès alors, comme le critérium de sa prospérité, se développa bien peu. Le chiffre de la population ne varia presque pas.

La filature de coton et les moulins à papier fonctionnaient bien toujours, mais le commerce, à ce moment-là, subissant dans le pays tout entier, comme un énervement général, l'industrie salaberrienne, encore à son aurore, en ressentit, plus que tout autre, peut-être, de bien vifs contre-coups.

L'état des affaires n'était guère encourageant ni propre à décider les capitalistes à venir investir des fonds dans la jeune ville et utiliser ses splendides pouvoirs d'eau.

Néanmoins, un premier moulin à farine, moteur hydraulique, déjà établi, acquit vers ce temps là une importance plus grande, par suite de la mise en culture d'une plus considérable étendue de terrains, aux environs de la ville. Empruntant des forces à ce pouvoir nouveau qui, lui-même, puisait les siennes dans le vaste coursier d'alimentation de la filature, les frères London établirent, contigu au moulin à farine, un moulin de menuiserie. Ce fut l'origine d'un nouveau commerce qui prit immédiatement une certaine importance, tant à cause des constructions, en bois pour la plupart, dont continuaient de se garnir les rues de la ville, avec plus ou moins d'activité, que pour fournir à la filature de coton les caisses nécessaires à l'emballage et l'expédition de sa marchandise.

D'autre part, ce fut vers le même temps que commença ses opérations une fonderie appartenant aux frères Anderson.

Tel était à peu près l'état industriel de Salaberry vers 1880.

La fabrique de Ste-Cécile, de son côté, malgré le dévouement du bon curé, le regretté M. Lasnier, n'avait pas fait de progrès plus marquants. Elle avait, il est vrai, presbytère, collège et couvent, mais celui-ci était déjà insuffisant pour les besoins de la paroisse.

On en était encore, pour l'église, à l'humble chapelle de mission. Les fondements venaient d'être jetés pour une nouvelle église, mais elle devait être démolie, quelques années après, étant encore en construction, comme il paraissait évidemment qu'elle allait être de beaucoup trop petite pour une population qu'on voyait, chaque jour, augmenter.

Cependant 1880 était venu et Salaberry de Valleyfield allait entrer dans une ère de prospérité, pour y vivre au moins six ou sept ans.

\* \*

Dans un petit centre comme Salaberry, l'âme de la vie matérielle et commerciale est toujours ou presque toujours quelque industrie particulière qui y fleurit plus qu'ailleurs. Ici, je l'ai déjà dit, ce fut celle du coton.

La construction de la première filature avait, au début, lancé Salaberry, ce qui la retira de son fatal assoupissement, ce fut la décision prise par la Cie de coton de Montréal de doubler les proportions de son établissement de Salaberry de Valleyfield, afin de répondre aux besoins pressants du commerce, enfin activé par l'inauguration de la politique nationale.

Les négociations avec le conseil de ville furent rapides, conduites et réglées à l'amiable. La compagnie disposait de pouvoirs hydrauliques capables de distribuer des forces dans un établissement vingt fois plus grand. Les tâtonnements ne furent pas longs.

Dès 1880 on opérait les premiers creusages et en 1882 le bâtiment primitif de la filature se voyait flanqué d'une sœur cadette aux proportions encore plus vastes que les siennes. Le tout formait dès lors cet énorme corps de bâtisse que tous les étrangers qui visitent Salaberry admirent encore aujourd'hui, avec ses trois donjons élancés qui conservent à l'immense usine, comme un cachet mystique, des tons coquets de vieux castel féodal.

Peu de temps après arrivèrent les machines nouvelles que devaient contenir les vastes salles récemment aménagées ; encore deux ou trois années et elles étaient toutes en opération. Ce ne fut plus cinq cents mais mille et douze cents personnes qu'on vit entrer, chaque matin, dans le phalanstère industriel, et en ressortir, chaque soir. Près de quinze cents individus, hommes ou femmes, y gagnent actuellement leur pain quotidien et celui de quatre ou cinq cents familles.

Quelle activité générale résulta, pour la ville, de ce mouvement industriel, si prestement opéré, il est facile de l'imaginer.

Dans l'intervalle, une manufacture de lainages avait commencé ses opérations, sous la conduite de son propriétaire, M. Wattie, un citoyen de Salaberry, et les poursuivait avec assez de succès. Un jeune Canadien-français, actif et entreprenant, M. Octave Cossette, avait installé, à l'entrée du canal, de nouveaux ateliers de menuiserie mécanique avec cour pour le commerce du bois. Il voyait, aussi lui, prospérer ses affaires.

Un second moulin à farine s'établissait que mettrait en mouvement un nouveau pouvoir d'eau très puissant, dérobé encore, sans aucun préjudice, au coursier d'alimentation de la filature. M. Macdonald, à l'initiative de qui Salaberry devait cette dernière entreprise trouva, bientôt après, la mort dans les rouages de son moulin ; mais sa fondation a marché, quand même, de succès en succès, sous la raison sociale "Macdonald et Robb". Un compatriote entendu en la matière, M. T. Bolduc, propriétaire du premier moulin à farine, s'efforça d'aider ses confrères anglais, par une loyale concurrence qui s'abstint toujours de l'antagonisme, à faire prospérer, à Salaberry, le commerce des blés et des farines.

De même, dans le commerce du bois, la Cie Bélanger et Préfontaine—deux tout jeunes ceux-là, ce qui n'ôte rien à leur mérite—devenue propriétaire des moulins London, a fait, pour l'avantage et le profit éventuels de ses concitoyens, la hausse et la baisse, par l'émulation qu'elle excite entre elle et la maison Cossette.

A part ces usines et manufactures, on vit Salaberry s'enrichir de constructions mercantiles, plus spacieuses, plus riches, plus citadines enfin et de quelques jolies résidences privées : le capital se vulgarisait un peu.

Les "blocks" Dion, Lalonde, Hall, du Windsor, etc, furent édifiés durant cette période de bien-être. Avec quelques autres qui les ont joints depuis, ces édifices restent jusqu'ici l'exception, car ce qui manque encore à Salaberry c'est un ensemble de constructions de ville. Cela viendra en son temps, je suppose : Paris ne s'est pas fait en un jour.

Toujours au même temps, la municipalité de ville fit construire son hôtel de ville, qui sert aussi de marché public au rez-de-chaussée et au second étage de salle de conférences. C'est un noble édifice, tout de pierre édifié, que les visiteurs notent au passage. La salle du conseil de ville où siège aussi la cour de circuit pour Salaberry, inaugurée, la dite cour, en 1888, n'est pas très grande mais bien jolie. On a commencé à l'ornier des portraits

des maires de la ville. Deux d'entre eux, MM. Alex. Anderson et Moïse Plante y sont déjà. Je regrette tout bas de n'y pas voir encore la franche figure du premier maire, ce vaillant compatriote qui fit joindre Salaberry du nom d'incorporation de Valleyfield, M. Marc. Chs Despocas.

Par derrière l'hôtel de ville se dresse une bâtisse de briques, sœur jumelle de la première. On lit en lettres d'or, au fronton d'icelle "Station de police et de feu". Un léger campanile s'élance de la toiture et la cloche réglementaire, aux sons bien rares, grand Dieu merci, s'y pavane à son aise. C'est là qu'une "Clapp et Jones" de bonne force repose ses poumons d'airain, prélasse ses membres d'acier dont l'élément destructeur n'abuse pas, par chance.

Là aussi se trouvent les quartiers généraux de la force municipale dont de trop fréquents exploits n'épuisent pas la vigueur. Là enfin, on rencontre encore, dissimulées à l'arrière plan de la bâtisse les cabanes du violon, où viennent parfois cuver leur vin les malheureuses victimes du samedi soir.

Ce fut encore dans la même période de progrès, en 1885 et 86, que le gouvernement fédéral, à l'instigation du dévoué député du comté de Beauharnois, M. Bergeron, fit border de quais la digue formant la rue dite de la Chaussée qui conduit à la filature de coton. On doublait ainsi le pouvoir de résistance de cette digue contre l'énorme pression du fleuve tout en facilitant beaucoup l'atterrissage des vaisseaux qui commençaient déjà à fréquenter, de plus en plus nombreux, le port de Salaberry de Valleyfield.

Ce premier système de quais a été comme l'inauguration officielle d'un port magnifique dont la valeur s'affirme de mieux en mieux et va devenir, par les circonstances, indiscutable. C'est celui dont la nature, s'aidant de l'art, a doté Salaberry de Valleyfield, sous la forme de cette longue et large baie à eau profonde, susceptible d'être encore facilement améliorée, qui avoisine l'entrée du canal de Beauharnois, et que la ville et ses premiers faubourgs enserrèrent déjà avec un soin jaloux.

L'établissement d'un pont sur le canal, indépendant de l'écluse, le creusage du coursier d'alimentation des moulins Buntin et du coursier de décharge central, celui de l'entrée du canal et les travaux de bordage en bois de cette même entrée, la rectification des berges de la baie, côté de la ville, pour les préparer à recevoir bientôt une ligne continue de quais, ces divers travaux d'amélioration exécutés encore par le gouvernement central sont venus depuis compléter la première entreprise.

*Julien Saint-Ethier*

## L'HABITATION HUMAINE

L'habitation humaine a passé par plusieurs phases depuis les premiers âges du monde jusqu'à nos jours. Et il serait intéressant, et à la fois instructif, d'en faire l'histoire afin de suivre pas à pas cette transformation continuelle faite dans la construction des maisons, afin de les rendre plus propres à satisfaire les exigences de chaque époque. — Sans cesse, l'habitation humaine a suivi une voie ascendante vers le progrès.

De même que maintenant, chaque peuple ou à peu près avait un genre de construction qui lui était particulier. Les premières habitations n'étaient tout simplement que des cavernes creusées dans le roc ou des huttes en terre. Plus tard, on se servit de tentes faites de diverses peaux d'animaux. Après cela, on commença à construire des maisons avec les cailloux ramassés sur le sol.

La civilisation allant toujours en augmentant, on se mit ensuite à polir les pierres avant de les faire servir à la construction des édifices. C'est de cette période de transition que date réellement l'architecture, art auquel nous devons un si grand nombre de magnifiques monuments, alors commença une lutte toute pacifique et d'émulation entre divers peuples, chacun d'eux voulant avoir